

Recherches sociographiques



Gilles PAQUET (dir.), *La pensée économique au Québec français, témoignages et perspectives*

Gérard-R. Pelletier

Volume 31, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056529ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056529ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, G.-R. (1990). Compte rendu de [Gilles PAQUET (dir.), *La pensée économique au Québec français, témoignages et perspectives*]. *Recherches sociographiques*, 31(2), 278–280. <https://doi.org/10.7202/056529ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

pervers, tels que bureaucratisation, centralisation accrue et absence de transparence administrative.

Néanmoins, le recueil nous invite à nous rappeler aussi les fruits que l'on continue à récolter encore aujourd'hui et dont les origines remontent à la Révolution tranquille. Qu'on pense à cette tentative de planification dont le Conseil d'orientation économique du Québec représente le meilleur exemple. Tous les projets qui ont soutenu la classe d'affaires francophone (la Caisse de dépôt, l'acquisition par Hydro-Québec des actions de plusieurs grandes compagnies privées, la Société générale de financement, la société sidérurgique Sidbec, la compagnie d'exploration minière Soquem) y étaient conçus ou soigneusement analysés. Le gouvernement de la province développa une politique industrielle structurelle qui fut peut-être unique au Canada. Avec la planification française comme modèle, l'équipe de Lesage adopta une approche d'anticipation et non de réaction. L'essor d'une bourgeoisie québécoise forte qui suivit assista le peuple francophone du Québec dans ses luttes, hélas ininterrompues, avec le reste du Canada dans la suite de l'histoire.

En somme, voilà une introduction riche, vaste et bien équilibrée à la Révolution tranquille!

William D. COLEMAN

*Département de science politique,
Université McMaster.*

Gilles PAQUET (dir.), *La pensée économique au Québec français: témoignages et perspectives*, Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1989, ix+364 p.

Bien à sa place dans ces comptes rendus de *Recherches sociographiques*, mais inclassable dans la nomenclature courante de l'histoire de la pensée économique, ce recueil de textes et surtout d'entrevues radiophoniques scrute la conjoncture économique à partir d'une pluralité de points de vue dont le fil conducteur est avant tout leur intérêt pour le public cultivé. La nécessité de trouver des interlocuteurs qui puissent passer la rampe a déterminé en grande partie la nature de l'ouvrage. Cependant, ce ne sera pas une rétrospective des doctrines normatives qui visent à changer le visage politicoéconomique du Québec, car à côté d'un nationaliste comme François-Albert Angers on se serait attendu à la présence de penseurs fédéralistes comme Georges-Henri Lévesque ou Pierre Elliott Trudeau, et même de créditistes. Sur le plan des doctrines économiques, il aurait fallu opposer à la pensée néolibérale des Roger Dehem, Jean-Luc Migué et Gérard Bélanger, des théoriciens néomarxistes comme Louis Gill, Gilles Dostaler ou peut-être même Maurice Lagueux. Mais avec celui-ci surtout, toujours en restant dans le domaine normatif, nous touchons aux discussions d'ordre méthodologique et nous nous demandons pourquoi Fernand Dumont, qui a écrit tout un ouvrage sur l'épistémologie de l'économie, ne se trouve pas au côté du sociologue Marcel Rioux ou du philosophe Jacques Dufresne. Mais puisque les trois quarts

des participants sont des économistes, on peut comprendre que les autres penseurs, décrits comme «maquisards», ne représentent qu'une partie du spectre idéologique qu'un volume subséquent continuera sans doute d'explorer. Qu'en est-il alors de l'histoire de la pensée «positive» ou des techniques scientifiques ?

Depuis la célèbre *History of Economic Analysis* de Joseph-Aloïs SCHUMPETER, publiée dans les années 1950, les économistes font surtout l'histoire de l'analyse économique, décrite par le maître comme l'histoire des aspects analytiques ou scientifiques de la pensée économique. Si l'ouvrage dirigé par Paquet comprend un auteur tel que Marcel Dagenais, qui a collaboré à des périodiques aussi célèbres que *Econometrica* de façon originale pour l'avancement des techniques économiques, plusieurs autres dans le même cas, soit les Truchon, Dufour, Boyer et d'autres, sont oubliés au profit d'économistes praticiens dont aucun apport à la science n'est connu ou à prévoir. On peut donc conclure dans la ligne des distinctions de Schumpeter que la «pensée économique» dont il s'agit ici recouvre, comme il la définissait, «tout cet ensemble d'opinions et d'attitudes concernant l'économie, et spécialement la politique économique, qui courent partout et toujours dans l'esprit du public». (P. 38.) Connaissant très bien la taxinomie du maître, le directeur et coordinateur de cette série d'articles a préféré quand même s'en éloigner pour bien marquer les différences entre son livre et les ouvrages classiques d'histoire de la pensée économique.

La première partie de l'ouvrage remonte avec François-Albert ANGERS aux origines de cette pensée diffuse dans les écrits pratiques ou engagés des Édouard Montpetit, Étienne Parent ou Errol Bouchette. Les «trois écoles de l'après-guerre» mentionnées dans la deuxième partie sont avant tout des dénominations géographiques commodes pour l'École des hautes études commerciales de Montréal, le Département d'économique de l'Université Laval et celui de l'Université de Montréal. Que le lecteur cherche lui-même les affinités idéologiques ou méthodologiques qui peuvent rapprocher les membres de chaque trio représentatif choisi parmi les professeurs de ces trois institutions! L'«échantillon de la génération des années soixante et soixante-dix», qui comprend dix noms, de même que la section n° 3 sur «quelques économistes venus de l'étranger» évitent avec le même soin, et défient, toute classification de nature scientifique ou idéologique pour nous obliger à puiser à la source même la «substantifique moelle», s'il en est, que veut bien nous offrir chaque «invité».

Mais voici maintenant l'heureuse surprise. Alors que tout projet d'histoire de la pensée économique au Québec français semblait à la plupart d'entre nous, ou insignifiant, ou une tâche ingrate de bénédictin, Paquet a tenté de ramasser tout un matériel radiophonique et de le compléter pour finalement en tirer un ouvrage un peu différent de ce que pouvaient en attendre les enseignants professionnels de cette histoire. Grâce à sa formation d'historien, Paquet synthétise dans son «Introduction» les débuts québécois de la pensée économique, puis sa curiosité universelle l'incline à dégager, en conclusion, des lignes unificatrices et des regroupements basés sur des critères plus abstraits. On y rencontre en passant les mentions usuelles d'économistes postkeynésiens ou marxistes étudiés dans les manuels. La compétence de l'historien nous aide à rattacher avec précision les premières élucubrations des économistes aux grandes questions économiques, comme la pénurie de la monnaie et l'invention chez nous de la monnaie de cartes au XVIII^e siècle, la tenure et l'aliénation des terres, le choix entre le protectionnisme et le libre-échange, la préférence pour un réseau étendu de petites banques à l'américaine ou au contraire pour des grandes banques à l'anglaise. Les auteurs contemporains seront aussi choisis en fonction des problèmes

pratiques qu'ils tenteront d'élucider, ce qui diminuera parfois leur stature réelle dans des cas comme Lemelin, Bouchard ou Dagenais.

Mais c'est encore plus l'ouverture d'esprit du responsable du recueil qui amène l'ouvrage à dépasser le stade de la chronique économique ou de la galerie mondaine pour nous offrir un panorama des critiques que les penseurs «maquisards» adressent à la science économique, cette production considérée avant tout d'origine anglo-saxonne, et aux pratiques qu'en tirent nos économistes. Original pour nous, économistes, cet apport est fait de touches successives qui nous remettent progressivement en question et finissent par rattraper, grâce à un détour inattendu, les grandes interrogations de la pensée économique fondamentale. La surprise vient parfois de la justesse de certaines vues de l'observateur extérieur, d'autres fois, de sa conscience de valeurs occultées par nos techniques. Pour les non-économistes, c'est peut-être cette même section du livre qui confirmera certains dans la prétention qu'ils connaissent déjà tout l'essentiel de la dimension économique par une vue supérieure, sans avoir besoin d'une analyse fastidieuse, et pour eux inutile, du domaine économique et de ses réalités prosaïques. Cette impression de profondeur vient en partie du contraste entre les sujets plus pratiques abordés dans les entrevues avec les économistes et l'aspect critique suggéré plus souvent aux «maquisards». Les Anglo-Saxons nous parlent parfois de l'influence dominante chez nous des idéologues par rapport aux réalistes bien documentés et aux analystes rigoureux. Ce sont d'ailleurs deux catégories d'économistes, malheureusement souvent séparées même chez eux, que nous commençons à rencontrer en nos murs. Gilles Paquet voit ce problème avec acuité et tente de faire se rejoindre praticiens et théoriciens. Ce n'est pas un mince mérite pour l'ouvrage que cette double préoccupation de nous montrer nos limites et notre schizophrénie éventuelle.

Gérard-R. PELLETIER

*Département d'économie,
Université de Sherbrooke.*

Jean MERCIER, *Les Québécois, entre l'État et l'entreprise*, Montréal, L'Hexagone, 1988, 192 p. («Politique et société», 2.)

Les idées recues partagent le double avantage de la vraisemblance et du confort. Elles procurent un certain sentiment de sécurité intellectuelle et de belle chaleur consensuelle. L'ouvrage de Mercier me semble représenter une certaine forme de littérature universitaire comme il y en a trop. Je fais mes excuses à l'auteur de m'appuyer sur son œuvre pour parler d'un phénomène qui me tarabuste de plus en plus. Il n'y a rien de plus difficile à découdre que la vraisemblance. Le fil solide du vrai tient tout ensemble un tissu synthétique qui a toutes les apparences du coton, mais qui ne respire pas.

Bien sûr, comme le dit l'auteur, nous avons eu, au Québec comme ailleurs, quelques aventuriers coureurs de bois touffus et d'espaces vierges. Chez nous aussi, le système féodal a été miné. Ici encore, les milieux ruraux s'accommodent mal de la spécialisation. Nous avons été conquis, comme d'autres, et tous les lord Durhams de tous les continents et leurs